Achevé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie d'Oc — Toulouse
— Dépôt 3e trimestre 1973 —



BULLETIN DE LA SOCIETÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 66

BULLETIN DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

1

N° 66 Mars 1973

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

24 Mars 1973

La séance est ouverte à 17 h. 10 sous la présidence de M. Jean Leclant, président.

Compte rendu de la précédente assemblée ordinaire :

Mme France Le Corsu, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente assemblée ordinaire du 1er juin 1972, qui est adopté à l'unanimité.

Membres excusés :

Mme Billot, Mlle Bois, Prof. Curto, Prof. Giveon, M. Lambert, Prof. Murat, Mme Nicolle, Dr Ratié, Général Toulouse, Prof. Heerma van Voss.

Nouveaux membres :

Prof. Altenmüller, Mlle Baucourt, Mlle Baud, M. Bédard, Mlle Bocher, Mlle Bois, Mme Bonnet, Mme Boutterin, Mlle Brive, M. Carapalis, M. Carrat, Mme Cerbelaud, Mlle Chantalou, Mlle Chauvin, Mlle Debernardi, Mlle Defives, M. Delhy, Mlle Diény, Mlle Dubrocard, Mme Dupage, M. Dupont-Sommer, Mme Échalier, Mlle Farbos, Mlle Forgeau, Mlle Gache, Mlle Ganem, Mme Gauthier, M. Ghougassian, M. Giusti, Dr Godlewsk, M. Héran, Mlle Herbert, M. Hibert, M. Kessler, Mlle Kuntz, M. Labrousse, Mlle Larroque, M. Laurent, Mlle Leblon, M. Lefebvre, M. Lévy, M. Lité, Prof. Lüddeckens, M. Maillet, M. Manella, M. Marty, Mlle Pierre, Mme Quillard, M. Quiron, Mlle de Ranitz, M. Rossi, Mlle Santini, Baronne de Séroux, Mme Siron, M. Sossou, Mlle Suzuki, Mlle Vaissière, M. Vareille, Mme Vautrin, Association des Anciens Élèves du Lycée Champollion de Grenoble, Bibliothèque du Centre Culturel d'Études de Belgrade.

Congrès International des Orientalistes :

Le Congrès International des Orientalistes se tiendra à Paris du 16 au 22 juillet 1973.

Publications de la Société :

Le Bulletin n° 64 a été distribué. Le n° 65 est à l'impression.

Quant à la *Revue d'Égyptologie*, la mise en page du tome 24 commence à arriver. Le tome 25 est déjà parti à l'impression. Un effort devrait être fait par les membres de la Société pour faire connaître notre revue et élargir sa diffusion.

L'*Index des tomes 1-20*, complément indispensable de la collection de la *Revue d'Égyptologie* est en vente aux Éditions Klincksieck, 11 rue de Lille, 75007 Paris.

Communications :

1. M. H. de Meulenaere, professeur à l'Université de Gand : Travaux archéologiques dans l'Assassif (1970-1972) (avec projections en couleur).

2. M. J.E. Goby : Les travaux du premier Institut d'Égypte (1798-1801).

La séance est levée à 19 h. 15.

MEMBRES BIENFAITEURS 1973

Mlle ALLERME
Prof. ALTENMULLER
M. BADEMIAN
M. BAER
M. BECKER
M. BEDARD
Baronne de BENOIST
M. BERGER
Mme BERTRAND
Mlle BLOTIERE
Mlle BOCHER
Mme BOUTAKOFF
Mlle BRU
M. CARAPALIS
M. CAUDERLIER
Mme de CENIVAL
M. COULON
Mlle DIÉNY
Mme DURIOT
Mme DURTESTE
M. DUTEIL
Duchesse d'ESTE
M. FAVRE
M. GAUDIN
Mme GAVILLET
M. GOBY
M. N. GRIMAL
M. GUILMIN
M. HIGONNET
Mlle LAMY
Dr LECA
Mlle LE SAOUT
M. MASANES
Mme MARTIN
M. MORTIER
Mme NEIMAN
Mme PALA
M. PAOLUCCI
M. PARANT
Mme PICARD
S. Exc. POLYS MODINOS
Prof. POSENER
M. FROST-MARECHAL
M. RAZOULS
Mme SABATHIER
M. SAINT-MARC
M. DELIOUX de SAVIGNAC
Mme SCHOTT
M. SÉCHERAIT
M. SEIPEL
M. SOSSOU
M. SOURDIVE
Général TOULOUSE
M. VIGNAUX
M. VILA
M. VILLANOVA
INSTITUT ÉGYPTOLOGIQUE de COPENHAGUE
UNIVERSITE d'UPPSALA

TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES DANS L'ASSASSIF (1970-1972)

H. DE MEULENAERE

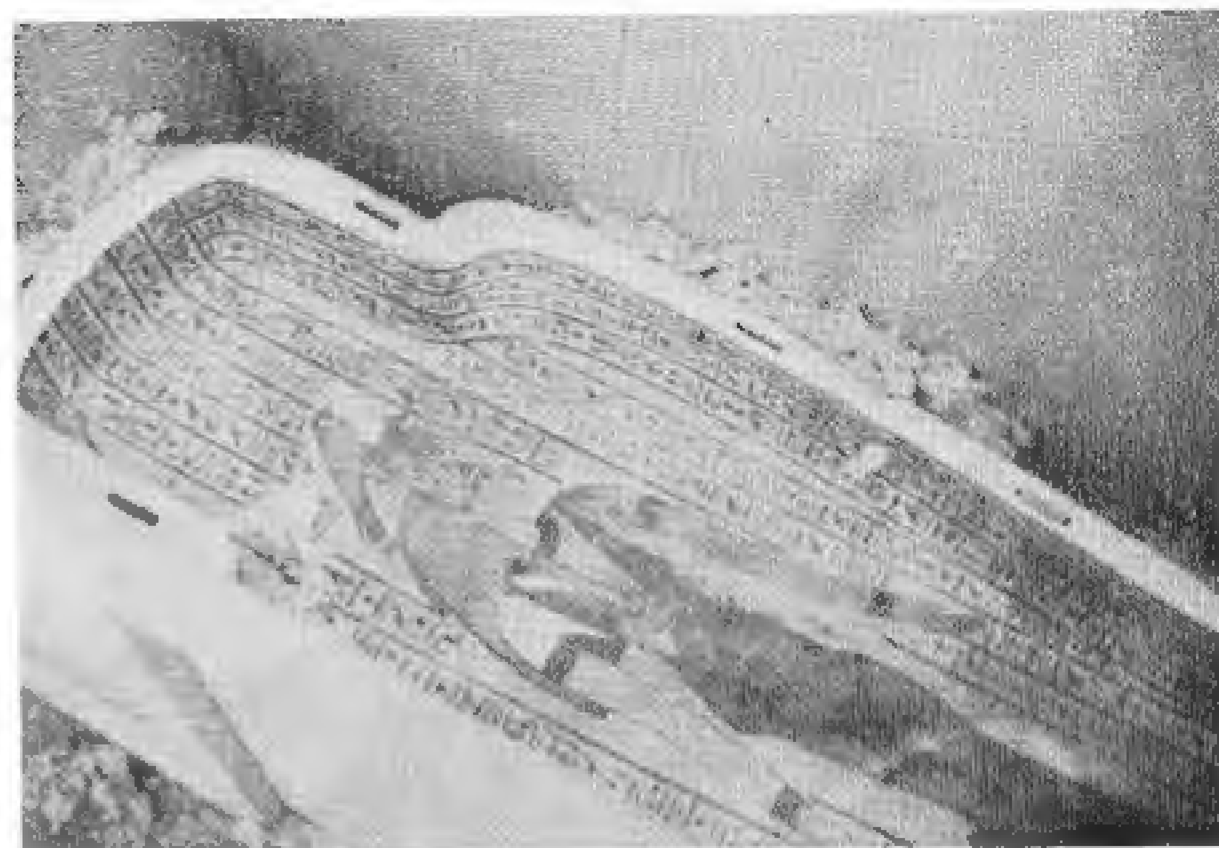
Lorsque, en 1969, les autorités égyptiennes ont interdit la libre circulation des étrangers dans certaines zones du pays à la suite du conflit israélo-arabe, le Comité des Fouilles belges en Égypte s'est trouvé dans la nécessité d'interrompre temporairement ses travaux à Elkab, où il avait poursuivi jusqu'en 1968 l'œuvre commencée par J. Capart en 1937. Grâce à l'obligeance du Service des Antiquités de la R.A.E. et, en particulier, du Sous-secrétaire d'État à l'Éducation Nationale, le Dr Gamal Moukhtar, cet arrêt des fouilles n'a été que de très courte durée. Dès 1970, les travaux archéologiques du Comité ont pu être transférés dans une zone de la nécropole thébaine, à proximité du célèbre temple d'Hatchepsout à Deir el Bahari. Ce terrain, communément appelé Assassif, se présente comme une vaste plaine, truffée de tombeaux et dominée par les imposants pylônes des grandes sépultures des époques éthiopienne et saïte, telles que celles de Montouemhat, Pabasa et Péténeith.

Quatre campagnes de fouilles s'y sont succédé : du 4 au 29 octobre 1970, du 14 février au 25 mars 1971, du 14 décembre au 25 janvier 1972 et du 12 novembre au 21 décembre 1972. Ont participé à une ou à plusieurs de ces campagnes : H. De Meulenaere (directeur des fouilles), Ph. Derchain (directeur adjoint), W. Vanvinckenroye (directeur technique), E. Graefe (chef du chantier), M[mes] M. Hostens, L. Limme, J. Quaegebeur, Cl. Vandersleyen (épigraphistes), J. Hostens (architecte), M[me] Quaegebeur et M[lle] M.-P. Vanlathem (documentalistes), M[me] S. Sterling (photographe).

Divers travaux ont été effectués au cours des quatre campagnes.

A) La salle d'embaumement d'Aba

Les fouilles ont commencé, en octobre 1970, de part et d'autre de la petite cour qui donne accès au tombeau de Kherouef (n° 192 de la nécropole thébaine). Si le choix s'est porté sur cet endroit, c'est principalement parce que la couche de déblais ne paraissait y avoir qu'une épaisseur de trois à quatre mètres. Dans le secteur gauche, situé à côté du sentier qui mène à la maison de l'Inspectorat, le sol ne consistait qu'en éclats de calcaire et ne contenait aucun objet. A droite, en revanche, la fouille s'est révélée extrêmement fructueuse. Dès les premiers coups de pioche, on a relevé les vestiges d'une construction en briques crues très ruinée d'une forme irrégulière. Les déblais livraient immédiatement de nombreux cônes funéraires au nom d'Aba, grand majordome de la divine adoratrice Nitokris sous le règne de Psammétique I (664-610 av. J.-C.). La tombe de ce haut dignitaire, située à côté du terrain fouillé, a été dégagée au cours du siècle dernier ; le couverole de son sarcophage en basalte est conservé au Musée de Turin.



Intérieur du cercueil d'Aba.

Quelques jours à peine après avoir commencé les investigations, une belle découverte, en l'espèce d'un splendide cercueil en bois peint au nom du même Aba, a confirmé que la construction en briques crues appartenait au tombeau de celui-ci. Impeccablement conservé et entièrement couvert d'inscriptions et de scènes funéraires, il représente Aba avec un visage vert foncé, des yeux d'obsidienne incrustée et une perruque rayée jaune et bleu. Il ne contenait pas la momie d'Aba, qui avait certainement été déposée dans la tombe souterraine explorée au cours du XIX[e] siècle, mais des linges et des aromates ayant servi à la momification du défunt. Au pied du cercueil se trouvait une caisse en bois contenant d'autres matières d'embaumement.

A trois endroits différents de la pièce, les travaux ont successivement mis au jour sept grandes jarres, bien conservées mais entièrement vides ; tout semble indiquer

qu'elles ont contenu les liquides ayant servi aux opérations de momification. Ces poteries sont recouvertes d'un vernis et pour la plupart décorées de motifs floraux. Soigneusement calées avec des morceaux de calcaire, elles ont été retrouvées dans l'état où les embaumeurs les ont abandonnées il y a 2 600 ans.

L'ensemble de ces découvertes permet de supposer que la pièce dégagée appartenait à la superstructure du tombeau d'Aba et a vraisemblablement servi comme salle d'embaumement.

La fouille de ce secteur et des secteurs avoisinants a en outre produit d'innombrables petits fragments de relief, provenant des salles souterraines du tombeau d'Aba. Ces pièces ont été remises à une équipe de l'Institut Archéologique Allemand qui étudie en ce moment les substructions du tombeau en vue d'une nouvelle édition. Pour se faire une idée plus précise de la superstructure de ce monument funéraire, disparue depuis longtemps, on a examiné, dans les derniers jours de janvier 1972, un terrain contigu à la salle d'embaumement ; cette fouille a permis de conclure qu'il existait à cet endroit une cour ouverte avec un escalier conduisant aux salles souterraines. A une époque postérieure, probablement sous l'occupation romaine, un four a été aménagé dans un angle de cette cour ; la céramique abondante qu'on y a retrouvée est généralement en bon état de conservation.

B) Puits funéraire du nouvel Empire

Pendant le dégagement de la salle d'embaumement d'Aba, on a trouvé l'ouverture d'un puits funéraire, creusé dans le rocher. Son contenu a été examiné au prix de sérieux efforts. En effet, le puits a environ 11 m de profondeur et donne accès à une petite pièce carrée dont le

plafond était en grande partie effondré au moment de la découverte. Au cours de l'évacuation des déblais, qu'il a fallu arrêter prématurément en raison du danger que constituerait l'effondrement total de la chambre souterraine, on a ramassé une quantité de céramique en fort mauvais état de conservation et quelques menus objets. Il est apparu ainsi que la sépulture remonte au Nouvel Empire et qu'elle avait été pillée précédemment.

C) Le tombeau de Pétéhorresné

Dès février 1971, les fouilles ont été transférées de l'autre côté du sentier en vue de dégager la superstructure d'un tombeau dont seules quelques briques isolées apparaissaient en surface. Tout laissait prévoir, en effet, que cette construction ruinée appartenait aux salles souterraines du tombeau de Pétéhorresné (nº 196), autre grand majordome de l'époque saïte, qui ne sont accessibles, depuis un couloir qui part de la cour du tombeau de Kherouef, que par un étroit passage creusé par des voleurs. Un membre de l'expédition, qui avait exploré ces salles souterraines en octobre 1970, avait pu établir, grâce à un examen des inscriptions, toujours inédites, que ce Pétéhorresné avait été l'arrière-petit-fils d'Aba et qu'il avait également servi sous Nitokris. On comprend, dès lors, pourquoi ce tombeau revêtait une importance extraordinaire dans l'ensemble des travaux. Un premier sondage, effectué en octobre 1970, avait déjà permis de dégager une partie du pylône en briques crues. Celui-ci avait une longueur d'environ 15 mètres mais n'est conservé que sur une hauteur d'environ 1,50 m ; une partie a même été entièrement enlevée par le sentier qui traverse la nécropole à cet endroit. Derrière le pylône s'étend une première cour entourée de murs d'une épaisseur d'environ 1 m. Dans l'angle sud-est de

celle-ci on a retrouvé un four qui semble y avoir été installé à l'époque romaine ; il était construit sur une sépulture plus ancienne dont on a pu recueillir quelques menus objets en fort mauvais état de conservation. Il a fallu démolir le four, après en avoir levé le plan, pour que la cour pût être à nouveau remblayée.

Derrière le mur qui ferme la cour à l'ouest, on a retrouvé un escalier qui, partant du nord, c'est-à-dire dans un angle de 90° par rapport à l'axe du tombeau, conduit à la partie souterraine. Après quelques marches, cet escalier oblique à droite et passe par une porte très ruinée qui s'ouvre sur une première salle. Celle-ci ne constitue en fait qu'un passage relativement étroit de 6 m de long et 3 m de large, taillé en partie dans le rocher et au milieu duquel l'escalier continue à descendre. Les parois de cette chambre sont entièrement recouvertes d'inscriptions verticales qui reproduisent des extraits des Textes des Pyramides. A l'extrémité de cette pièce, avant de franchir une seconde porte, le visiteur est accueilli, de part et d'autre, par Pétéhorresné lui-même, dont la double image, sculptée en relief dans la paroi rocheuse, a conservé en partie ses couleurs originales.

Les efforts considérables, consentis au cours des travaux en vue d'empêcher des glissements de terrain au fur et à mesure que l'on s'approchait des salles souterraines, ont été largement récompensés par la découverte de la porte dont il vient d'être question. Les inscriptions de celle-ci permettent en effet de dater le tombeau de Pétéhorresné du règne de Néchao II (610-595 av. J.-C.).

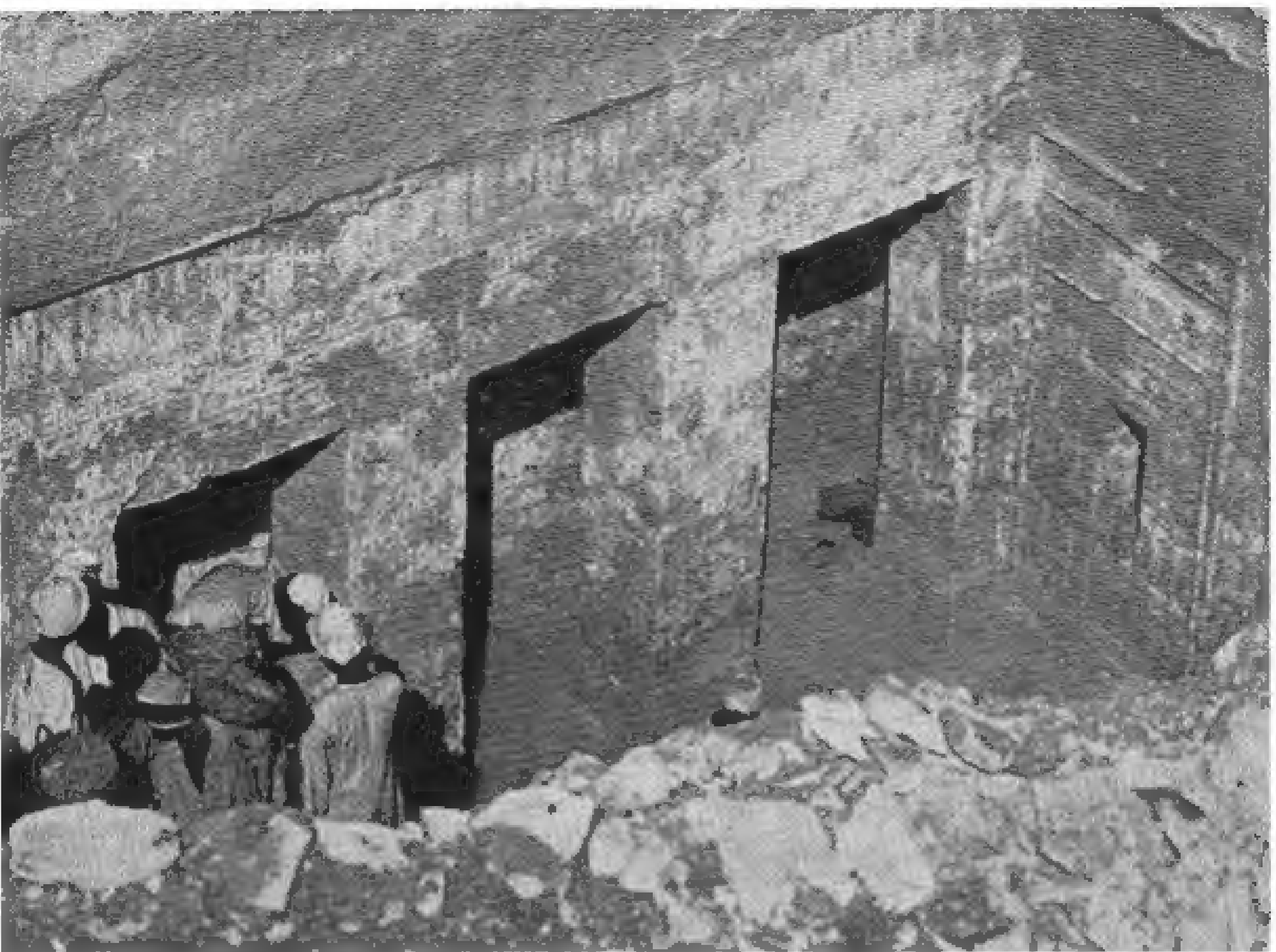
De l'autre côté de la porte, on s'attendait à trouver une cour ouverte, donnant accès aux salles souterraines. Son dégagement a occupé toute une saison. Lorsque, finalement, le sol a été atteint à environ dix mètres de profondeur, il s'est avéré que la cour forme à peu près un carré

de 6,30 m sur 7 m. Dans son ensemble, elle est très bien conservée. Pourvue sur les longs côtés de portiques soutenus chacun par trois piliers, elle est entièrement recouverte d'inscriptions et de figurations funéraires. Les textes qui se développent sur les parois sont empruntés au *Livre des Morts*, ceux qui décorent les piliers appartiennent à un « Rituel des Heures du Jour et de la Nuit » dont aucune version complète n'était connue auparavant.

A l'ouest, la cour ouverte donne accès à la première des salles souterraines au moyen d'un passage voûté dont les parois sont décorées de scènes d'offrande et de tableaux de la vie journalière ; ces représentations sont malheureusement très endommagées.

Le déblaiement des salles souterraines n'a réservé aucune surprise. Il s'est avéré qu'elles ont été pillées à plusieurs reprises depuis l'antiquité. Par surcroît, les eaux de pluie y ont détruit tout ce qui restait du mobilier funéraire en bois. Cette fouille n'a produit que quelques fragments de chaouabtis de Pétéhorresné et des restes insignifiants de l'équipement de sa tombe.

Tout au long des travaux on a cependant recueilli de nombreux objets provenant d'inhumations intrusives et une quantité impressionnante de poterie grossière qu'on est tenté d'attribuer à l'époque romaine lorsque la tombe était manifestement habitée. Des débris du sarcophage en grès de Pétéhorresné et de ses vases canopes furent ramassés jusque dans les couches supérieures, loin de la chambre funéraire. Quatre panneaux en bois, appartenant à un nommé Meriptah, propriétaire de la tombe voisine n° 387, et une planchette intacte portant, en un hiératique très lisible d'époque romaine, un hymne à Osiris apparemment nouveau, comptent parmi les trouvailles les plus intéressantes de ce secteur maintes fois bouleversé et saccagé.



Cour ouverte du tombeau de Pétéhorresné.



Stèle fausse-porte sud de la cour de Pétéhorresné.

D) Relevé de tombes ramessides

Pendant les quatre campagnes, des égyptologues se sont occupés du relevé épigraphique et archéologique de quatre tombes ramessides, situées dans la concession. Ce sont les n[os] 25 (Amonemheb), 364 (Amonemheb), 387 (Meriptah) et 406 (Piay). Si ces tombes, accessibles depuis longtemps, n'ont pas été étudiées plus tôt, c'est essentiellement parce qu'il faut beaucoup de courage pour entreprendre ce travail. La décoration et les inscriptions sont gravement mutilées et les spécialistes doivent avoir recours à des procédés divers et complémentaires pour reconstituer les scènes dont on devine l'existence sur les parois. Les principaux de ces moyens sont la photographie et le calque. Il arrive cependant que les murs soient tellement délabrés qu'il faut se contenter de porter sur du papier millimétré les quelques traces encore visibles.

TRAVAUX DU PREMIER INSTITUT D'ÉGYPTE (1798-1801)

J.-E. GOBY

L'Institut d'Égypte fut créé au Caire par Bonaparte le 22 août 1798. Sa dernière séance eut lieu le 22 mars 1801. Son existence fut donc de trente et un mois. La désignation primitive de la compagnie, très souvent employée encore aujourd'hui, est devenue ambiguë. En effet, le 1[er] novembre 1918, l'Institut égyptien[1] reprit l'appellation choisie cent vingt ans auparavant. Pour éviter toute confusion entre deux organismes distincts, il paraît expédient d'adjoindre des épithètes différentes à un nom identique. En 1931, Charles Bachatly a évoqué le « premier Institut d'Égypte ». Nous avons toujours suivi cet exemple.

Les origines et les activités initiales de la société savante ont été maintes fois rappelées et, en dernier lieu, dans trois ouvrages indépendants, publiés de 1962 à 1973 sous le même titre de « Bonaparte en Égypte », par Christopher Herold, Benoist-Méchin et Jean Thiry. Celui-ci, historien, a également présenté à l'Institut de France le 19 juillet

1. L'institut égyptien fut fondé en 1859 à Alexandrie. Il fut transféré au Caire en 1880. Il n'y eut pas de solution de continuité entre les travaux de l'ancien Institut égyptien et ceux de l'Institut d'Egypte moderne.

1971 un mémoire intitulé : « L'Académie des Sciences et l'Institut d'Égypte », offrant de nombreuses précisions sur la première année d'existence de ce dernier. En revanche, l'ensemble de l'histoire de la compagnie est beaucoup moins connu. Divers aspects en sont même pratiquement ignorés. C'est ce qui justifie la présente lecture.

D'autre part, ayant élucidé le problème de l'exacte composition du premier Institut d'Égypte dans une communication présentée le 6 mars 1947 à l'Institut d'Égypte moderne[2], nous considérerons comme acquis le fait que la compagnie réunit au total, de 1798 à 1801, cinquante et un membres et cinquante et un seulement. Parmi eux, une trentaine appartenaient à la Commission des Sciences et Arts, organisme d'environ cent cinquante personnes dont la plupart étaient des savants, des ingénieurs, des artistes et des techniciens.

Dans la première partie de l'exposé, nous indiquerons les conditions générales dans lesquelles œuvra l'Institut en soulignant que les difficultés inhérentes aux circonstances eurent pour conséquence une certaine dispersion des sources du sujet. Nous montrerons en revanche que la compétence et l'enthousiasme de nombreux auteurs de communications donnèrent une valeur spéciale à la production scientifique de la compagnie.

Dans la seconde partie, nous évoquerons les trois aspects essentiels des travaux effectués dans le cadre des objectifs fixé par l'arrêté de Bonaparte portant création de la société savante.

I. Conditions générales des travaux de l'Institut

Les premiers détachements de l'Armée d'Orient débarquèrent, pendant la nuit du 1er au 2 juillet 1798, près d'Alexandrie. La ville fut emportée d'assaut quelques heures plus tard. Bonaparte défit les mamelouks aux Pyramides le 21 juillet, envoya Desaix à la conquête de la Haute Egypte, mata en deux jours la révolte du Caire des 21 et 22 octobre, explora l'Isthme de Suez, partit pour la Syrie en février 1799 mais échoua en mai devant Saint Jean d'Acre. Le 25 juillet, il jeta à la mer une armée turque débarquée sur la plage d'Aboukir, bordant la rade où, l'année précédente, Nelson avait détruit la flotte de Brueys. Puis, ayant reçu de mauvaises nouvelles d'Europe, le futur premier consul cingla vers la France au matin du 23 août 1799.

Comme de nombreux autres guerriers alors en Égypte, son successeur Kléber caressait surtout l'idée du rapatriement de l'armée dans des conditions honorables. Il crut y avoir réussi avec la Convention d'El-Arich, signée le 24 janvier 1800 par Desaix, Poussielgue et deux plénipotentiaires de la Porte. Le libre départ de l'armée était stipulé avec l'agrément du commodore britannique Sidney Smith. Mais le supérieur de ce dernier, l'amiral Keith, n'envisageait, lui, qu'une capitulation vouant les partants aux pontons anglais. Kléber reprit donc les armes et, le 20 mars 1800, gagna sur les Turcs la bataille d'Héliopolis. Il réoccupa ensuite le Caire évacué par l'armée française mais, l'ordre pleinement rétabli, il fut assassiné quelques semaines plus tard, le 14 juin.

Menou, le divisionnaire le plus ancien, prit le commandement. Contrairement à presque tous les autres généraux qui n'avaient en tête que le retour en France, c'était un ardent « coloniste » comme on disait alors, et il agit comme si les Français avaient dû demeurer toujours dans le pays. Pour cette raison, et pour d'autres aussi, il était discuté de ses subordonnés. Ce n'était pas un fin stratège. Et lorsque, le 8 mars 1801, une armée britannique eut débarqué presque sans opposition à Aboukir, ne disposant

2. *Bull. Inst. Egypte*, XXIX (1946-1947), p. 345-67 et XXX (1947-1948), p. 81-99.

que de troupes aux effectifs très diminués par pres de trois années de campagnes et de séveres maladies, Menou ne sut ni ne put suivre les traces de Bonaparte et de Kléber. A un jour pres, l'anniversaire de la victoire d'Heliopolis fut marqué, le 21 mars 1801, par la défaite de Canope Deux conventions d'évacuation honorable furent ensuite signées au Caire le 27 juin par Belliard, à Alexandrie le 31 août par Menou

L'activité scientifique de l'Institut d'Égypte s'inscrit dans les temps de répit laisses par les combats, les revoltes, les expeditions et les voyages lointains auxquels les membres prirent une large part, les preparatifs du faux et du vrai depart. Elle fut assombrie par la mort en Egypte ou en Syrie de six academiciens. Vingt-deux autres partirent avant le gros de l'armee. Et sur les vingt-trois qui etaient presents en Egypte à la fin du printemps de 1801, neuf quitterent le pays avec les troupes de Belliard, treize avec celles de Menou, tandis que le pretre grec Raphael de Monachis devait demeurer au Caire jusqu'en 1803.

Une des consequences de toutes les peripeties qui viennent d'être rappelees fut d'apporter de serieuses perturbations dans la tenue et la conservation des archives de la société savante. Selon les declarations mèmes de Fourier, secretaire perpetuel de la compagnie, « les papiers du secretariat de l'institut furent égarés dans la retraite du Caire »

En fait, tout ne fut pas definitivement perdu puisqu'il existe aux Archives Nationales les manuscrits d'un certain nombre de notes et de mémoires lus au cours des seances, mais le Registre des comptes rendus, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, n'est conservé dans aucun dépôt public ou privé et maints historiens l'ont cherché en vain

Certes, *La Decade egyptienne* et le *Courrier de l'Egypte* publiés au Caire à l'époque de l'Expédition française, ont donne des relations plus ou moins completes d'un assez grand nombre de réunions. La copie de quelques proces verbaux parvint également à l'Institut de France qui les fit imprimer à Paris. Des revues comme *La Décade philosophique* ou le *Magasin encyclopedique* les reproduisirent D'autre part, on trouve un ensemble de comptes rendus et de mémoires imprimes, plus complet que celui donne par *La Decade égyptienne*, dans les *Mémoires sur l'Egypte* publiés par Didot l'Aîné, de l'an VIII à l'an XI

Mais le « Precis des séances et des travaux de l'Institut d'Egypte », que l'on peut lire dans ces recueils, comporte des lacunes et des erreurs

C'est ainsi que l'on croit generalement que la fameuse lettre de Michel-Ange Lancret, portant à la connaissance de la compagnie la decouverte de la Pierre de Rosette fut lue au cours de la seance du 1er thermidor an VII. Et si on le croit, c'est parce que le fait est mentionne sans ambiguité apparente dans *La Decade egyptienne*. Mais une lecture plus attentive de la publication montre d'abord qu'il est fait mention auparavant de deux seances qui auraient été tenues le 21 messidor. Cela laisse présumer une confusion qui devient certaine lorsqu'on lit la fin du compte rendu de la reunion prétendument tenue le 1er thermidor. Nous citons : celle-ci « fut terminée par la lecture d'une ode composee par le citoyen Parseval, sur la victoire remportee récemment près d'Aboukir par l'armée française et dont la nouvelle était parvenue au Caire le jour meme ». Or la victoire terrestre d'Aboukir fut remportée sur les Turcs le 7 thermidor Les seances se tenant alors tous les dix jours, la réunion si intéressante pour l'histoire de l'egyptologie eut donc lieu le 11 et non pas le 1er thermidor. En usant de notre calendrier,

annonce de la decouverte de la Pierre de Rosette fut faite le 29 juillet 1799 et non pas le 19

Il y a plus grave. On ne trouve ni dans *La Decade egyptienne,* ni dans le *Courrier de l'Égypte,* ni dans les *Mémoires sur l'Egypte,* mention de seances qui pourtant eurent effectivement lieu. Il est possible d'en administrer la preuve

— par les apostilles de certains mémoires des Archives Nationales signales précédemment ;

— par des précisions donnees dans des journaux, mémoires ou travaux divers émanant de temoins de l'Expedition ;

— enfin et surtout par l'utilisation de l'une des sources les plus précieuses de l'histoire scientifique de l'Expédition française notamment à partir de septembre 1799, les carnets du peintre d histoire naturelle, Henri-Joseph Redouté[3], le frère du « Raphael des Roses ». Le contenu de ces carnets n'a été publié que tres partiellement en 1894 et 1895, dans la *Revue politique et litteraire,* par Abel Hermant. Mais l'academicien était romancier et non pas historien si bien qu'il ne s'interessa rigoureusement pas à ce que les carnets pouvaient apprendre sur les séances du premier Institut d'Égypte

Il résulte de ces remarques que, pour bien connaitre l'histoire de la compagnie, il est indispensable d'explorer plusieurs fonds d'archives et de depouiller methodiquement la correspondance, les journaux, les memoires et autres travaux du médecin Desgenettes, du naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire, des ingénieurs Dubois-Aymé, Jollois, Jomard, de Villiers du Terrage, de dix, de vingt autres participants à l'Expédition, sans oublier bien sûr ce qu'ont

3 *Bull Inst Egypte,* XXXIII (1950-1951), p. 77-91

écrit les auteurs les plus sérieux de travaux sur la campagne d'Égypte tels, pour se limiter à des disparus, La Jonquiere et François Charles-Roux

C'est ce que nous nous sommes efforcé de faire, ayant preparé une « Restitution des comptes rendus des seances du premier Institut d'Égypte », qui aurait pu constituer l'un des Memoires de l'Institut d'Égypte moderne. Jusqu'à présent les événements en ont décidé autrement

Du moins est-il possible de demontrer, par des documents authentiques de l'epoque, que le premier Institut d'Egypte tint au total soixante et une seances (soixante deux en comptant la réunion commune avec les membres de la Commission des Sciences et Arts du 24 novembre 1799).

Les *Memoires sur l'Egypte* n'en ont mentionne que quarante-sept (quarante-huit en tenant compte de la rectification du 11 thermidor an VII). A l'aide d'indications du *Courrier de l'Egypte,* on peut en ajouter huit autres. Mais seuls les manuscrits des Archives Nationales et les Carnets de Redouté permettent cinq adjonctions supplementaires

Pour terminer ces indications relatives aux sources donnons un exemple d'une lacune certainement volontaire de ce qui a été publié dans *La Décade égyptienne*

Le 4 fevrier 1799, l'ingenieur en chef des Ponts-et Chaussées, Pierre-Simon Girard, après avoir lu une *Notice sur l'aménagement et le produit des terres de la province de Damiette,* commit la méprise — excusable certes regrettable pourtant — de présenter comme nouvelle une méthode de determination du « point brillant » des surfaces. Or le procédé avait été indiqué auparavant dans un mémoire du *Journal de l'Ecole polytechnique,* ce que savaient fort bien les jeunes subordonnes de Girard, dont Jollois qui nota le fait dans son journal

Et on ne saurait accuser cet ingénieur d'avoir fait preuve de trop d'imagination, car le manuscrit du mémoire appartient à la collection des Archives Nationales plusieurs fois citée déjà

Pour terminer cette première partie, il convient maintenant de donner quelques précisions sur les auteurs des communications, sur leurs compétences et sur l'enthousiasme qui animait un certain nombre d'entre eux.

Sur les cinquante et un membres de l'Institut, deux ne vinrent jamais au Caire. Aucun document connu ne permet de penser que cinq autres assistèrent jamais à une séance, au moins ès qualité Onze académiciens se contentèrent de faire partie de commissions ou tout au plus d'intervenir verbalement. Mais Bonaparte mis à part, trente-deux membres de la compagnie prirent une part personnelle plus ou moins active aux travaux, en présentant des notes ou des mémoires originaux

Parmi eux, il convient de citer d'abord Berthollet, Fourier, Geoffroy Saint-Hilaire et Monge, à juste titre illustres encore aujourd'hui. Tous les historiens des sciences le savent et deux ouvrages récents ont été consacrés respectivement à l'œuvre de Monge par René Taton et à celle de Geoffroy par Théophile Cahn. Qu'il me soit permis de dire quelques mots de Joseph Fourier, futur membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française Son plus beau titre de gloire est d'avoir été l'auteur de la *Théorie analytique de la chaleur*, mais il fut aussi celui de nombreux autres travaux. Préfet du département de l'Isère sous l'Empire, il fut l'ami de Champollion-Figeac, eut peut-être une influence bénéfique sur la carrière de Jean-François Champollion et certainement sur celle de l'ingénieur Louis-Joseph Vicat, auteur d'importants travaux sur les liants hydrauliques.

On peut mentionner également le géologue Dolomieu et le dessinateur et écrivain Vivant Denon, dont le fameux *Voyage dans la Basse et la Haute Egypte pendant les campagnes du général Bonaparte* devait avoir une quarantaine d'éditions, traductions et adaptations dans le monde atlantique de l'époque[4].

Furent également membres du premier Institut d'Égypte le physicien Étienne Malus, qui découvrit la polarisation de la lumière, et l'ingénieur et mathématicien Lancret, déjà nommé. Tous deux, disparus prématurément, n'en jouirent pas moins, de leur temps, d'une notoriété de bon aloi. Leur confrère, le général Antoine-François Andréossy était un homme fort intelligent qui savait observer et réfléchir. Et ce ne fut certainement pas sans motif qu'il eut la pleine confiance de Bonaparte qui l'emmena avec lui le 22 août 1799, avant d'en faire plus tard son chef d'état-major puis son ambassadeur à Londres, à Vienne et à Constantinople.

S'il n'est pas possible de poursuivre cette énumération, soulignons pourtant que, sur les cinquante et un membres du premier Institut d'Egypte, dix-neuf appartinrent aussi à l'Institut de France

Vingt-six autres personnes, non membres de l'institut du Caire, contribuèrent à ses travaux en les inspirant en partie, en envoyant ou remettant des objets divers, enfin en présentant des communications, comme le firent une pléiade de jeunes ingénieurs dont les deux plus remarquables furent Dubois-Aymé et Edmé Jomard, eux aussi admis plus tard dans la mouvance de l'Institut de France.

De 1798 à 1801, la vie en Égypte ne fut pas toujours plaisante pour les Français. Mais il est en revanche bien

4 *Cahiers d'Histoire égyptienne*, Sér IV, fasc 2, déc. 1952, p 290-316

facile de trouver des preuves écrites nombreuses de l'enthousiasme de beaucoup d'auteurs de communications en présence de ce qu'ils pouvaient voir, contempler, admirer à n'en plus finir. Il suffit de se référer, par exemple, à des lettres de Geoffroy Saint-Hilaire, à la *Préface historique* de Fourier, à certains passages du *Voyage* de Vivant Denon, à ce qu'écrivit Edmé Jomard dans ses descriptions des pyramides ou des antiquités de Syène, entre autres

Une seule citation, empruntée à la description de l'île de Philae par Michel-Ange Lancret, est convaincante « Je songeais avec une sorte d'émotion, de plaisir et de doute, que j'étais sur un des points les plus remarquables de la terre, dans des lieux qui semblent en quelque sorte fabuleux, et dont les noms prononcés dès l'enfance, ont pris une signification gigantesque et presque magique. Je touchais aux rochers des cataractes, aux portes de l'Éthiopie, aux bornes de l'empire romain ; j'allais bientôt entrer dans cette île où fut le tombeau d'Osiris, île autrefois sacrée, ignorée aujourd'hui, le sanctuaire d'une antique religion mère de tant d'autres cultes ; enfin j'approchais d'une des immuables divisions de notre globe, et le pas que je faisais était peut-être déjà dans la zone torride »

Un tel enthousiasme ne pouvait qu'être très favorable à la qualité des communications présentées à l'Institut Il convient maintenant d'offrir une brève synthèse de l'ensemble des travaux ainsi produits

II Ensemble des travaux du premier Institut d'Égypte

Les objectifs, assignés par l'arrêté portant création de l'Institut d'Égypte du 22 août 1798, étaient au nombre de trois ·

- Progrès et propagation des lumières en Égypte ,
— Recherche, étude et publication des faits naturels, industriels et historiques du pays ;
— Avis donnés sur les différentes questions pour lesquelles la compagnie serait consultée par le gouvernement (entendons par le général en chef).

Nous étudierons d'abord le rôle consultatif de la société savante, avant d'examiner comment elle propagea les lumières et surtout comment elle traita les problèmes scientifiques, techniques ou historiques propres à l'Égypte

Rôle consultatif de l'Institut

Les trois généraux en chef qui se succédèrent à la tête de l'Armée d'Orient eurent à ce sujet des conceptions assez différentes

Fondateur de la compagnie dont il faisait partie, Bonaparte eut pour elle une certaine considération, au moins en apparence. Il lui arriva d'y faire part, pour la première fois, de nouvelles de France : ainsi, le 4 février 1799, il annonça que le Corps législatif avait décrété que l'Armée d'Orient victorieuse avait bien mérité de la patrie Mais à l'institut comme partout ailleurs, Bonaparte entendait demeurer le maître et ne tolérait guère de critiques, même voilées Dans un mémoire sur les ruines d'Alexandrie, Dolomieu avait fait allusion « à ceux qui, commandant aux peuples, emploient leurs richesses à des objets de seule ostentation ». Le géologue ne fut pas précisément félicité — par personne interposée il est vrai — et préféra ne pas s'attarder dans la Vallée du Nil : « Je me sauve des griffes du lion », avoua-t-il à Kléber en partant.

Au total, Bonaparte posa à l'Institut près de vingt questions. Pour répondre aux plus importantes, furent nommées des commissions qui déposèrent des rapports

plus ou moins étoffés. Mais cet aspect de l'histoire de la compagnie est trop connu pour qu'il soit utile d'insister à ce sujet.

En septembre et en octobre 1799, deux commissions explorèrent scientifiquement la Haute Égypte. Au nombre des participants à ce voyage, on compta dix membres de l'Institut, en même temps que des hommes appartenant seulement à la Commission des Sciences et Arts.

Au retour, le 10 novembre 1799, Kléber fut élu académicien, en même temps que deux autres divisionnaires, Desaix et Reynier. Le général en chef fit des difficultés pour accepter un honneur qu'il n'avait pas sollicité : il estimait probablement n'avoir pas les compétences nécessaires pour participer aux travaux de la compagnie et il semble bien qu'il n'assista à aucune séance.

Il ne se désintéressa pas pour autant de la connaissance scientifique du pays, ni de la publication du « grand ouvrage » auquel on pensait dès cette époque.

Par ordre du 19 novembre 1799, complété par un arrêté du 3 janvier 1800, Kléber créa une Commission sur l'état de l'Égypte moderne composée d'abord de neuf, puis de douze membres. Onze de ces personnages appartinrent à l'Institut. D'autre part, le 22 novembre, Kléber demanda à l'Institut d'organiser une réunion commune à ses membres et à ceux de la Commission des Sciences et Arts.

Par ailleurs, en vue d'étudier les conditions de la publication future des travaux effectués à l'occasion du voyage en Haute Égypte, le général en chef réunit chez lui, les 22 et 27 décembre 1799, huit, puis quinze personnes. Il fut alors convenu que l'ouvrage en projet serait financé par le citoyen Hamelin, négociant séjournant depuis quelques mois dans la Vallée du Nil.

Il serait intéressant d'offrir quelques détails sur ces aspects peu connus de l'histoire scientifique de l'Expédition,

dont l'un au moins n'a été rapporté en détail que par R douté. Mais leur étude n'entre pas dans le plan que nous nous sommes assigné.

Menou n'appartint pas au premier Institut d'Égypte. On peut même supposer que, s'il n'y eut aucune élection après la mort de Kléber, ce fut parce que de nombreux académiciens n'avaient pour le nouveau général en chef qu'une sympathie mitigée. Il n'était pourtant pas possible de lui faire l'affront de compléter la compagnie sans l'élire.

Menou n'en usa pas moins des prérogatives que lui conférait l'arrêté du 22 août 1798. C'est ainsi que, par une lettre du 20 janvier 1801, il demanda à la société savante de définir un programme de fouilles aux Pyramides de Gizeh et de Sakkarah dont Jean-Baptiste Lepère et Coutelle avaient été chargés par lui. Le 27 janvier et le 5 février 1801, des avis relatifs à d'autres questions furent également demandés par Menou qui exprima aussi le désir que *La Décade égyptienne* fût réservée à la publication des mémoires lus à l'Institut, ce qui irrita passablement le médecin en chef Desgenettes qui avait, à cette époque, la responsabilité de la publication.

Progrès et propagation des lumières en Égypte

On peut considérer que la recherche et la propagation des lumières, inscrites au programme du premier Institut d'Égypte, consistèrent en la poursuite de travaux d'ordre général de ses membres. Il y eut au total une trentaine de communications sur de tels sujets.

En 1798, Monge avait accompli l'essentiel de sa carrière scientifique. Il présenta pourtant des observations sur les phénomènes capillaires et surtout lut un mémoire original sur une surface courbe dont toutes les normales

sont tangentes à une même sphère Le texte devait en être imprimé en 1802 dans *le Journal de l'École polytechnique*

Ce fut seulement en 1805 que Berthollet publia son ouvrage fondamental, *Essai de statique chimique.* Il fit deux communications à l'Institut d'Égypte et certains de ses biographes ont affirmé que son séjour dans la Vallée du Nil fut utile à l'ensemble de ses idées

Nous pensons que les travaux généraux les plus importants furent ceux de Fourier et de Geoffroy Saint-Hilaire Ceux-ci demeurèrent plus de trois ans dans la Vallée du Nil, tandis que Monge et Berthollet y séjournèrent moins de quatorze mois Et puis, les premiers étaient nettement plus jeunes que les seconds. Fourier et Geoffroy donnèrent chacun cinq communications non relatives à l'Égypte au premier Institut du Caire

D'autres mémoires de mathématiques furent lus par Corancez et Malus. Des communications intéressant la physique, la chimie, la géographie et surtout les sciences appliquées et la technologie furent également faites. Enfin le général Andréossy présenta un mémoire sur les projets de canaux à établir dans les terrains variés : il préparait certainement alors son « Histoire du Canal du Midi » qui devait paraître peu de temps après son retour en France

Travaux de l'Institut sur l'Egypte

Ce furent de beaucoup les plus importants. Nous allons maintenant tenter de dire pourquoi et d'énumérer quelques-uns des principaux

Lorsque les Français débarquèrent à Alexandrie, les connaissances sur la contrée devaient être puisées chez certains auteurs de l'Antiquité tels Hérodote, Strabon ou Diodore ; chez quelques géographes arabes du Moyen Age — et encore la plupart des manuscrits de ceux-ci ne

devaient être connus, publiés et traduits que plus tard — enfin dans les récits de voyageurs ou de personnes ayant résidé dans le pays

Or, dès les premières lignes de sa *Description de l'Egypte,* le consul de France, Benoît de Maillet, par exemple, explique comment, à la fin du XVII[e] siècle, les « Francs » qui parcouraient la région étaient considérés par les habitants : ceux-ci croyaient les étrangers sans cesse en quête de trésors cachés qu'ils avaient le pouvoir maléfique de trouver presque en se jouant. Les fellahs s'opposaient donc autant qu'ils le pouvaient aux déplacements de ces pérégrins. Aux dires de Volney, à la veille de la Révolution française, la situation ne s'était pas améliorée : « On ne peut s'écarter seul dans les terres, écrivait-il, on ne peut même pas s'y faire accompagner. On est donc borné aux rivages du fleuve, et à une route connue de tout le monde : et cette marche n'apprend rien de neuf »

Dans ces conditions, en 1798, les connaissances sur la géographie, l'histoire naturelle, la médecine et l'archéologie de l'Égypte étaient médiocres, fragmentaires, incertaines Beaucoup de localités n'avaient jamais été décrites par un Européen

Malgré ses mérites, la *Flore égyptienne et arabe* du suédois Forskal comporte de graves lacunes. Il en est de même de sa zoologie. Les renseignements médicaux propres à la contrée les plus récents que l'on possédait devaient être puisés dans un ouvrage de Prosper Alpin qui avait séjourné au Caire à la fin du XVI[e] siècle.

Les monuments anciens étaient mal connus. On était d'ailleurs bien empêché d'en comprendre les inscriptions Aussi, sans nier les grands mérites d'un père Sicard, d'un Norden, d'un Niebuhr et de tant d'autres courageux voyageurs, on peut rappeler, après Savary écrivant en 1785, que les valeurs données avant lui pour la hauteur

de la grande Pyramide étaient comprises entre 440 et 625 pieds ; on hésitait même, pour la longueur du côté, entre 648 et 750 pieds. Le nombre indiqué pour les assises variait entre 207 et 260. Et tout à l'avenant.

Un champ d'investigation immense s'offrait donc aux arrivants dans un pays particulièrement attachant, dont les monuments ne pouvaient pas ne pas susciter le plus grand enthousiasme, comme l'ont noté Vivant Denon et nombre de ses compagnons.

L'un des doyens de l'Institut — il eut soixante ans au cours de la campagne —, Nicolas-Auguste Nouet, indiqua les résultats de ses travaux de détermination astronomique de nombreux points du pays, tandis que Monge rendit compte d'observations magnétiques et expliqua le phénomène du mirage. Pour son compte, l'ingénieur Joseph Regnault donna de nombreuses analyses chimiques.

Deux membres de l'institut, Descotils et Girard, et deux de leurs collègues de la Commission des Sciences et Arts, Nectoux et Rozière, traitèrent de questions intéressant la géologie et la minéralogie.

Vingt-cinq mémoires ou notes furent réservés à la description géographique du pays, à l'étude du Nil, aux questions relatives à la préparation de ces cartes et de ces plans qui, aujourd'hui encore, sont consultés avec grand profit.

Le botaniste Raffeneau-Delile présenta des observations sur certaines plantes inconnues ou mal connues, sur deux espèces de séné et sur le curieux palmier doum. La première communication du zoologiste Savigny fut consacrée à une description de botanique, celle d'une espèce de lotus. Si Savigny devait faire aussi une communication de sa spécialité, le savant le plus fécond dans ce domaine fut Geoffroy Saint-Hilaire qui étudia l'aile d'autruche, le

cynocéphale, plusieurs espèces de poissons, tels le *Polyptère Bichir*, le tétrodon rayé et le pleuronecte. Sa dernière lecture, terminant l'ultime séance du 22 mars 1801, fut relative à des observations sur le crocodile du Nil. Un médecin, Luigi Frank, qui n'appartint pas à l'Institut, entretint à deux reprises la compagnie des « ophiogènes » ou charmeurs de serpents. La question n'était pas mineure : de nos jours, le grand égyptologue Louis Keimer, dont nous évoquerons le souvenir avec émotion et respect, devait publier un savant mémoire intitulé : « Histoire de serpents dans l'Egypte ancienne et moderne ».

Les questions économiques et sociales du pays tel que le virent les compagnons de Bonaparte offrirent la matière de quelque vingt-cinq communications ou rapports. Poussielgue se pencha sur les usages des Egyptiens. Fourier dressa le tableau des révolutions et des mœurs de la contrée. Lancret étudia les impositions territoriales. Dolomieu, Girard, Descotils s'intéressèrent à l'agriculture du pays et, dans une moindre mesure, à son artisanat. Berthollet avait, bien sûr, toutes les compétences voulues pour donner à ses confrères de nombreuses précisions sur les propriétés tinctoriales de l'indigo, du carthame, du henné. Et, le 5 février 1801, Delile présenta à l'Institut quelques pommes de terre *produites en Egypte* dont la plus grosse pesait sept onces, donc un peu plus de deux cents grammes.

Une dizaine de mémoires et de rapports furent consacrés à des questions médicales. Desgenettes, Larrey, Frank étudièrent avec un soin attentif l'ophtalmie, la variole et la peste.

On peut penser toutefois que les travaux les plus intéressants peut-être du premier Institut d'Égypte furent consacrés à l'archéologie et à l'histoire ancienne de la terre des Pharaons. Or la Commission des Sciences et Arts, pépinière

principale du premier Institut d'Égypte, comptait seulement deux antiquaires — on dirait aujourd'hui : deux archéologues —. L'un d'eux quitta assez vite le pays. L'autre, Louis-Madeleine Ripault, fut d'abord bibliothécaire puis membre de l'Institut. Il quitta l'Égypte au printemps de 1800 et si, après son retour en France, il devait préparer un intéressant mémoire sur les antiquités de l'Égypte, bientôt publié dans le *Moniteur universel*, au Caire, il ne présenta qu'un seul mémoire consacré aux oasis.

Et pourtant, on ne compta pas moins d'une trentaine d'interventions orales ou écrites à l'Institut sur l'Égypte ancienne. Elle émanèrent d'officiers, comme Horace Say, de mathématiciens, tels Monge et Costaz, de l'astronome Nouet, des naturalistes Dolomieu et Geoffroy Saint-Hilaire, des architectes Norry et Balzac, et surtout d'un groupe important d'ingénieurs. Rappelons les noms des deux ingénieurs en chef des ponts-et-chaussées, Jacques-Marie Le Père et Pierre-Simon Girard, et de ceux de leurs jeunes subordonnés, Dubois-Aymé, Faye, Lancret, Martin, ou encore d'Edme-François Jomard ou de François-Michel de Rozière.

Ces hommes de formations si variées furent vraiment conquis par la beauté et l'intérêt des monuments du delta et surtout de la Haute Égypte. Ils s'appliquèrent avec fougue à décrire ce qu'ils avaient admiré et abordèrent avec passion des problèmes qui, dans la suite, devaient retenir l'attention de tant et tant de spécialistes : organisation scientifique des fouilles, emplacement du lac Moeris, itinéraire de l'Exode et questions connexes, métrologie ancienne, théogonie des anciens Égyptiens.

CONCLUSION

Des énumérations comme celles que nous venons de faire — et elles sont bien loin d'être exhaustives — ont certes un caractère un peu fastidieux. Elles ont du moins

l'avantage de démontrer irréfutablement le sérieux et l'importance de travaux qui constituèrent de véritables prolégomènes à la *Description de l'Égypte* préparée en France par vingt-trois des académiciens du Caire et plus encore par des membres de la Commission des Sciences et Arts ou d'autres personnes n'ayant jamais appartenu à l'Institut, tous étant regroupés au sein d'un organisme particulier qui prit le nom de « Commission d'Égypte ».

La *Description* forme certes un ensemble plus vaste plus riche, plus complet, mieux ordonné que la collection des mémoires, notes et rapports imprimés ou inédits lus au cours de la soixantaine de séances du premier Institut d'Égypte.

Mais les conditions de travail furent bien différentes pendant et après l'Expédition. Le séjour égyptien, fort mouvementé, dura un peu plus de trois ans pour ceux qui restèrent le plus longtemps dans le pays. La publication de la *Description* demanda plus de vingt ans. La plupart des académiciens civils du Caire eurent des responsabilités administratives permanentes ou temporaires fort absorbantes bien souvent. Ce fut même le cas pour Berthollet et Monge et surtout pour Fourier. A l'opposé, une fraction appréciable des membres de la Commission d'Égypte travaillant à Paris furent appointés par l'État pendant de longues années, uniquement pour préparer leurs mémoires ou leurs dessins de la *Description*. Et surtout, en 1798, les hommes qui débarquèrent à Alexandrie ne connaissaient rien de l'Égypte. Ceux qui, de retour en France, coopérèrent à la *Description* avaient pu voir, observer, réfléchir ; ils possédaient une moisson de notes et de croquis qui allaient former la trame de leurs travaux ultérieurs.

Au reste, bien souvent il est vain d'essayer de rechercher les mérites comparés des auteurs de communications à l'Institut et des coopérateurs de la *Description* : trente-

quatre personnes appartinrent en effet à l'un et à l'autre groupe.

Quoi qu'il en soit, le premier Institut d'Égypte conservera toujours le très grand mérite d'avoir offert des exemples de recherche libérale et désintéressée, d'avoir dispensé un enseignement au meilleur sens du mot, d'avoir entrepris une très belle œuvre. Dans une large mesure, ses travaux sont à l'origine de l'égyptologie et d'innombrables connaissances sur un des pays les plus attachants qui soient pour les esprits curieux et avides de savoir. C'est donc à bon droit que la compagnie conserve, encore aujourd'hui, un prestige de bon aloi dans le monde savant qui veut se souvenir du passé. Et tant sur les rives du Nil que sur celles de la Seine, les personnes cultivées peuvent toujours considérer avec sympathie les recherches d'un groupe de savants, d'ingénieurs et d'artistes aux mérites exceptionnels.

CONTRIBUTION AUX TRAVAUX SUR L'EGYPTE DES MEMBRES DU PREMIER INSTITUT

ANDREOSSY	M	DE		*KLEBER*			AT
BEAUCHAMPS	M			LANCRET*	M	DE	
BERTHOLLET*	M			LARREY	M	DE	AT
BONAPARTE			AT	LE PERE J. M.*	M	DE	
BOUDET*	C	DE		LEPERE J. B.*	C	DE	
BOURRIENNE			AT	LE ROY	M		
CAFFARELLI	C			MALUS	M	DE	AT
CHAMPY*	M			MONGE*	M	DE	
CONTÉ	M	DE		NORRY*	M	DE	AT
CORANCEZ*	M		AT	NOUET*	M	DE	
COSTAZ*	M	DE		PARSEVAL*	P		AT
DELILE*	M	DE		POUSSIELGUE	M		
DENON*	M		AT	PROTAIN*	C	DE	
DESAIX			CP	Quenot*	abandonna		
DESCOTILS*	M	DE		RAPHAEL	C		AT
DESGENETTES	M	DE	AT	REDOUTÉ*	M	DE	AT
DOLOMIEU*	M			REYNIER			AT
Dubois*	abandonna			Rigel*			
DUGUA			CP	RIGO*	C		AT
DUTERTRE*	M	DE		RIPAULT*	M		AT
FOURIER*	M	DE		SAVIGNY*	M	DE	AT
GEOFFROY*	M	DE	AT	*SAY*	M		
GIRARD*	M	DE		de SUCY	C		
*GLOUTIER**	C			*SULKOWSKY*	M		
JACOTIN*	C	DE		TALLIEN	C		AT
				VENTURE	C		AT

Abréviations

AT Auteur d'« autres travaux ».
C Membre d'au moins une Commission de l'Institut.
CP Correspondance publiée au moins en partie.
DE Coopérateur de la *Description de l'Egypte.*
M Auteur de mémoire, note ou rapport lu à l'Institut.

Les noms des académiciens décédés en Egypte ou en Syrie sont en italiques.

PERSONNES NON MEMBRES DE L'INSTITUT AYANT COOPERÉ A SES TRAVAUX

BACHELU	Officier	D		
BALZAC*	Architecte	M, P	DE	AT
BELLIARD	Général	D		AT
BERTHIER	Général	D		AT
CECILE*	Ingénieur	D	DE	
CHABROL*	Ingénieur	M	DE	
COUTELLE	Officier aérostier	M	DE	
DELAPORTE*	Orientaliste	M	DE	
DUBOIS-AYMÉ*	Ingénieur	M	DE	AT
FAYE*	Ingénieur	M	DE	
FRANK	Médecin militaire	M		AT
HIBERT	Officier	D		
JOMARD*	Ingénieur	M	DE	AT
LE GROING	Agent français	M		
LE PERE, G.*	Ingénieur	M	DE	
LE VAVASSEUR	Directeur de l'Artillerie de la Marine	M		
*LEROUGE**		M		
MARTIN	Ingénieur	M	DE	AT
MENOU	Général en Chef			CP
NECTOUX*	Botaniste	M		AT
PORTE	Français du Caire	D		
REGNAULT*	Ingénieur	M	DE	
ROZIERE*	Ingénieur	M	DE	
SAVARESI	Médecin militaire	D		AT
SOTIRA	Médecin militaire	D		AT
TOUSARD	Officier	D		

Abréviations

D Envoi à l'Institut de documents divers.

P Poème lu à l'Institut.

* Un astérisque indique que le personnage considéré était membre de la Commission des Sciences et Arts.